« Migrer, immigrer, émigrer »

Patrick Duquesne

Il existe une infinité de migrations.

Il y a bien sûr d'abord la migration de ces milliers d'oiseaux que, s'il nous arrive encore de lever le nez au ciel, par hasard ou poussés par une vague intuition, nous regardons passer, incrédules et pourtant certains que leur instinct les conduira à se poser au «bon endroit», le temps d'une saison, ce «bon endroit» que nous avons quant à nous tant de mal à trouver.

Il y a aussi les migrations décidées, subjectives, de celles qui un beau matin vous projettent vers un horizon inconnu, pour une semaine ou pour dix ans, en quête d'un ailleurs impossible où tout semble pourtant possible.

Mais il y a aussi les migrations brutales, les déportations politiques ou celles dictées par cette maudite économie qui décide, elle, -si le rafiot à peu de prix qui m'y conduit ne coule pas en chemin- dans quel endroit du monde j'irai désormais cracher ma force de travail et manger de la bouffe pour chiens.

Il y a toutes sortes de migrations qui dépassent notre imagination, des migrations qui nous portent, le temps d'un rêve entêté, à partir à la recherche de notre propre humanité et à nous affronter encore et encore à ce monde absurde qui accepte, presque en silence, de s'entretuer pour du fric, pour un dieu, pour du charbon ou du pétrole.

Il y a les migrations de l'âme, les migrations du coeur, les voyages à faire avec sa voix, son corps, son imagination, des migrations infinies qui nous portent encore, têtus que nous sommes, à nous tenir debout sur scène pour crier face à une lune en carton-pâte que ses reflets d'argent ne nous suffisent pas et que nous partons une nouvelle fois, armés de nos mots, de nos rires, de nos chants, de nos choeurs, à la recherche passionnée de l'inaccessible étoile.